

## **S'en sortir grâce à un sugar daddy? Quand la sortie de la rue semble prendre des chemins détournés**

Version révisée janvier 2021  
(1e version novembre 2016)

**Annamaria Colombo**

Professeure et doyenne  
de la recherche, HES-  
SO-Haute école de  
travail social Fribourg  
(Suisse)

**A**u cours d'une recherche qui visait à comprendre le processus de sortie de la rue de jeunes à Montréal (Colombo, 2015), nous avons rencontré des jeunes ayant vécu des expériences qui pouvaient sembler, à première vue, davantage les maintenir dans la marginalité que les aider à s'en sortir. Pourtant, ils estiment que ces relations ont contribué à leur sortie de la rue. C'est par exemple le cas de jeunes hommes se disant hétérosexuels qui identifient la relation qu'ils ont entretenue avec un *sugar daddy*<sup>1</sup> comme un élément-clé de leur sortie de la rue. Ces hommes, beaucoup plus âgés qu'eux, les entretenaient en échange de faveurs sexuelles. Quels sont les enjeux propres à de telles relations, qui semblent à première vue se caractériser notamment par une importante asymétrie des deux positions (en termes d'âge, de statut d'emploi, de logement, de ressources financières, etc.)? Et surtout, comment comprendre le rôle significatif que ces relations ont joué pour ces jeunes?

Cet article propose d'analyser ces expériences à la lumière d'un cadre théorique développé au cours d'une autre recherche, réalisée en Suisse auprès de jeunes impliqués dans des transactions sexuelles. Combinant des méthodologies quantitatives et qualitatives, cette recherche menée de 2015 à 2017 en trois langues (français, allemand, italien) s'est intéressée aux représentations et expériences de transactions sexuelles de jeunes hommes et femmes âgés de 14 à

25 ans (Colombo & Carbajal, 2017). Dans une perspective articulant l'approche des « sexualités négociées » (Combessie & Mayer, 2013 ; Broqua & Deschamp, 2014) et de la sociologie de la transaction sociale (Rémy & al., 1978 ; Schurmans, 2013), nous avons défini les transactions sexuelles comme « un ensemble d'expériences sexuelles associées à un échange financier, matériel et/ou symbolique » (Colombo & al., 2017 : 74).

C'est dans cette perspective que nous proposons d'appréhender les relations entretenues par les jeunes hommes rencontrés à Montréal avec un *sugar daddy*. Si tous les jeunes ne considèrent pas explicitement ce type de relation comme de la prostitution (Amaouche, 2010), les jeunes rencontrés à Montréal l'associaient clairement à une implication dans la prostitution masculine. Néanmoins, le fait de les considérer comme des transactions sexuelles permet de mettre l'accent sur les négociations et les dynamiques de reconnaissance qui se jouent dans ces relations. Une telle approche vise à dépasser l'étroitesse des catégories habituellement utilisées pour comprendre les pratiques associées à la prostitution, qui empêchent souvent de « penser le caractère potentiellement pluridimensionnel et non équivoque des transactions à la fois économiques et sexuelles » (Mayer, 2013 : 458), ainsi qu'affectives et « intimes » (Zelizer, 2001).

La prostitution en tant que telle fait l'objet d'une stigmatisation sociale importante

(Pheterson, 2001 ; Mercier, 2016). Celle-ci s'articule, dans le cas du travail du sexe entre hommes, à la stigmatisation de l'homosexualité dans le cadre hétéronormatif qui prédomine dans nos sociétés (Clair, 2012 ; Payne & Smith, 2016). À cela s'ajoute le caractère inhabituel, pour ne pas dire potentiellement jugé déviant, d'une relation de couple avec un *sugar daddy*. Dans le cadre de la recherche portant sur les transactions sexuelles, nous avons pu constater que les tabous et la stigmatisation de comportements sexuels qui ne correspondent pas aux normes de ce que Butler (2005) appelle « l'hétéronormativité<sup>2</sup> », conduisent souvent les jeunes à taire ces relations face à leur entourage, mais aussi aux professionnel·les qui les accompagnent (Carbajal & al., 2019). En outre, les résultats de cette recherche montrent que les professionnel·les qui les accompagnent se sentent souvent désarmé·es face à de telles situations. Ils disposent de peu de repères pour les décoder et ceux qui n'interviennent pas spécifiquement dans ces domaines sont souvent peu formé·es sur les questions de sexualité juvénile ou de prostitution (Carbajal & Colombo, à paraître).

Il apparaît donc important d'offrir des pistes pour décoder ces relations complexes. Sans banaliser de telles situations, ni nier les risques et dangers qui peuvent y être liés, l'objectif de cette contribution est de nuancer le portrait essentiellement négatif qui prédomine dans les discours et représentations de ces pratiques, en mettant en lumière le potentiel de reconnaissance de ces expériences de transactions sexuelles.

La première section de cet article propose une brève revue de littérature qui met en lumière les représentations des jeunes, et en particuliers des jeunes hommes impliqués dans des transactions sexuelles qui prédominent aussi bien dans les médias que dans la littérature scientifique. La

deuxième section situe la recherche dans laquelle ont été récoltées les données sur lesquelles se fonde cet article. Enfin, deux cas exemplaires sont analysés pour mettre en lumière les dynamiques de négociation et de reconnaissance qui se jouent dans ces expériences de transactions sexuelles.

### **Une jeunesse victime ou « amoral » ?**

Comme d'autres pratiques de socialisation juvénile, la socialisation sexuelle passe aujourd'hui davantage par l'expérimentation, ce qui peut donner aux adultes l'impression d'avoir moins de contrôle direct sur ces expériences (Bozon, 2012). Cette anxiété donne lieu à toutes sortes de représentations, véhiculées notamment par les médias, d'une jeunesse débridée, hypersexualisée (Blais & al., 2009), voire d'une « génération porno » (Hipeli & Süss, 2009). Une telle perspective conduit à considérer les jeunes s'impliquant dans des transactions sexuelles comme désorienté·es par un contexte social marqué par un « perversissement général qui mine nos valeurs socio-morales » (Lussier, 2003, cité par Blais & al., 2009) ou encore victimes de la « tyrannie du porno » (Hargot, 2016).

On retrouve cette figure du jeune « amoral » ou du jeune victime dans la littérature consacrée à la prostitution masculine. En reprenant la typologie de West et de Villiers (1993, cités par Kaye, 2007), Kaye identifie trois types de représentations des jeunes prostitués qui prédominent dans cette littérature. La première, la plus répandue, est celle du jeune errant désespéré, qui a recours à la prostitution en dernier ressort. Il est considéré comme la victime impuissante de rapports de domination. La deuxième renvoie à l'image du jeune homosexuel pour lequel la prostitution joue un rôle d'exploration et/ou d'affirmation de son identité sexuelle. Le travail du sexe est alors présenté comme un choix. Enfin, on trouve aussi dans la littérature l'associa-

tion entre prostitution et délinquance, les jeunes ayant recours à cette pratique étant alors présentés comme amoraux et dangereux.

**Comme le souligne Kaye (2007), ces représentations ont autant à voir avec la réalité de ces jeunes qu'avec les intentions politiques des auteur·ices des recherches qui les concernent. En effet, en mettant l'accent sur certains aspects du rapport à la prostitution, ces travaux en occultent d'autres, favorisant une certaine représentation de ce qui pose problème et, par conséquent, des réponses à y apporter.**

Loin d'être neutres, ces interprétations du rapport des jeunes au travail du sexe influencent les modalités d'intervention à privilégier.<sup>3</sup> La figure du jeune victime appelle à davantage d'aides pour ces jeunes, celle du jeune qui se voit contraint de recourir à la prostitution pour affirmer son identité sexuelle révèle le besoin de lutter contre le primat de la norme de l'hétérosexualité, alors que la figure du jeune délinquant appelle davantage d'interventions répressives. Ces différentes représentations ont en commun d'insister sur le caractère négatif, voire nuisible, de ces pratiques, laissant peu de place au sens que les jeunes eux-mêmes peuvent y trouver. Le risque est que ces représentations tiennent lieu d'explication de ces pratiques, d'autant plus que celles-ci sont souvent difficilement dicibles, comme le montre bien Amaouche (2010), dans une recherche auprès de jeunes pratiquant la prostitution masculine dans une gare parisienne.

### **Une recherche sur les sorties de la rue**

Les contextes relationnels<sup>4</sup> analysés dans cet article sont issus d'une recherche doctorale qualitative menée entre 2002 et 2007 à Montréal, qui visait à comprendre le rôle joué par la reconnaissance des jeunes dans leur processus de sortie de la

rue et qui a donné lieu par la suite à un ouvrage publié en 2015 (Colombo, 2015). Cette recherche s'est intéressée aux enjeux identitaires qui se jouent dans la rue (voir notamment Parazelli, 2002 ; Lussier & al., 2002) et durant la sortie, avec une attention particulière portée aux dynamiques de reconnaissance qui les structurent, à partir de la théorie de la reconnaissance de Honneth (2000). Les 24 entrevues menées rendent compte d'une diversité de trajectoires de sortie de ces jeunes. Ces jeunes femmes et hommes, issu·es de milieux socio-économiques variés, avaient vécu entre 1 et 15 ans dans la rue, y développant des activités diverses (mendicité, consommation et/ou vente de drogue, prostitution, vol, etc.). Sorti·es de la rue depuis au moins deux ans (et depuis 13 ans au plus) au moment de l'entretien, la plupart des répondant·es avaient un emploi stable (intervenant social, gérant·e de bar, entrepreneur, ébéniste, horticultrice, restauration alternative, téléphoniste, etc.), poursuivaient des études ou prévoyaient y retourner, ou étudiaient tout en travaillant. Les autres se trouvaient dans une situation professionnelle plus précaire ou étaient en arrêt de travail pour des raisons de santé. Certain·es avaient fondé une famille, alors que d'autres étaient célibataires.

L'analyse de ces données a permis de déterminer les contextes relationnels significatifs pour ces jeunes, de dégager les dynamiques de reconnaissance qui les caractérisent, puis de comprendre l'influence de ces contextes relationnels sur le processus de sortie de la rue. En effet, dans la rue, les jeunes ont développé des relations dans lesquelles iels se sont senti·es davantage reconnu·es que dans leur famille ; d'autres interactions n'ont fait que renforcer leur sentiment d'être abandonné·es ou que leur existence ne valait pas la peine d'être vécue. Iels ont toutes rencontré des personnes significatives qui ont su croire en leur capacité à

s'en sortir : un intervenant social, un prêtre, une enseignante, une voisine, un oncle, des amis de rue, un *sugar daddy*... Les manifestations de reconnaissance qu'ils ont reçues dans ces contextes relationnels leur ont progressivement permis d'opérer ce que j'ai appelé un processus de « repositionnement identitaire » (Colombo, 2015), c'est-à-dire un changement de leurs relations avec elleux-mêmes, avec les autres et avec les lieux. Dans ce sens, sortir de la rue, c'est s'approprier une autre position identitaire que celle de jeune de la rue - celle de professionnel·le, de parent·e, d'adulte, etc. Ce repositionnement identitaire s'effectue à la fois en continuité et en rupture avec la position de jeune de la rue, puisqu'il s'agit à la fois de se différencier de cette position, tout en construisant à partir d'elle la nouvelle position.

Parmi les contextes relationnels investis, 7 des 10 hommes rencontrés dans le cadre de l'enquête ont eu recours à la prostitution masculine durant leur vie de rue, de manière ponctuelle ou plus régulière<sup>5</sup>. Parmi eux, trois jeunes hommes ont mentionné le rôle particulièrement significatif de leur relation avec un *sugar daddy*. Nous analysons ici les expériences de deux d'entre eux : David et Chris.<sup>6</sup> De par leur caractère particulièrement ambigu, voire contradictoire, ces exemples mettent en lumière les enjeux paradoxaux, mais néanmoins potentiellement porteurs de reconnaissance, qui peuvent se jouer dans de tels contextes relationnels.

### **David : la quête ambiguë d'une figure paternelle**

Agé de 31 ans au moment de l'enquête, David a réalisé une formation qui lui permet de travailler comme ébéniste. Il vit dans un logement stable avec sa conjointe et il peut avoir la garde partielle de sa fille, née lorsqu'il était dans la rue

et placée dans une famille d'accueil. Il ne voit pas souvent ses parents, avec qui il entretient des relations difficiles. Il a vécu dans la rue à Montréal depuis l'âge de 17 ans et considère en être sorti depuis 4 ans. Celui qu'il considère comme son seul « vrai ami » actuellement et qu'il a choisi comme parrain pour sa fille est un homme de l'âge de son père, Gérald. Il l'a rencontré lorsqu'il vivait dans la rue et avait recours, entre autres, à la prostitution masculine pour payer sa consommation de drogues. Cet homme était devenu, à l'époque, son *sugar daddy*. Aujourd'hui, leur relation a entièrement perdu son caractère sexuel.

Lorsqu'il avait 10 ans, ses parents ont divorcé. En plus de diminuer considérablement les ressources économiques de la famille, le départ de son père a été interprété par David comme une négation de son existence, comme si son père voulait mener une vie où son fils n'aurait pas sa place : « *il voulait plus rien savoir de nous autres* ». Se réfugiant à ce moment-là dans la consommation d'alcool et de drogues, sa mère n'est à ses yeux plus en mesure de s'occuper de lui et son frère, les mettant plutôt eux dans la position de s'occuper d'elle. Lorsqu'il a 15 ans, sa mère, désespérée face à ses difficultés scolaires et sociales, le confie à son père, chez qui il reste jusqu'à 17 ans, avant que celui-ci ne lui demande à son tour de quitter le domicile. Après un court séjour dans la rue, suivi de quelques mois en centre d'accueil, il se retrouve à la rue à sa majorité. David en veut à ses parents, car il estime qu'ils n'ont pas assumé leurs responsabilités parentales, se déchargeant tour à tour l'un sur l'autre, puis sur une institution. L'expression « garrocher » (jeter sans délicatesse) utilisée par David exprime bien le sentiment de rejet dont il s'est senti victime.

*« Je me suis fait mettre en centre d'accueil, parce que mes parents pouvaient pas me garder. Mon père me reprenait pas, pis ma mère elle*

*aurait voulu me reprendre, sauf que son chum voulait pas. Fait que là, [...] j'étais tellement révolté, que j'ai décroché complètement. Je voulais plus rien savoir. J'en voulais au système, j'en voulais au monde, j'en voulais aux adultes, j'en voulais à tout le monde. Surtout à mes parents, pour commencer, de m'avoir fait, pis de pas s'être occupés de moi comme il aurait fallu. Ok, c'est sûr que j'étais peut-être pas l'enfant idéal, j'étais peut-être un peu turbulent mais... En tout cas, tu fais pas des enfants pour les garrocher! Moi personnellement, je leur reproche de pas s'être occupés de moi comme ils auraient dû. »*

Le rapport à la rue de David est marqué par une consommation de drogues intense et destructive qui a duré près de 10 ans, ainsi que le recours à la prostitution masculine pour financer sa consommation : « *Pis là, j'ai descendu plus bas que j'étais jamais descendu. J'étais rendu magané, j'étais pas beau à voir, j'avais perdu bien-bien du poids...* ». Paradoxalement, c'est comme si, en cherchant à fuir le sentiment de négation lié à sa relation avec son père, il ne pouvait faire autrement que de reproduire un rapport à lui-même marqué par la négation et la destruction de soi.

En effet, comme nous avons pu le mettre en évidence à la suite de Parazelli (2002), les jeunes rencontrés dans le cadre de cette recherche se sont approprié la rue dans le but d'y trouver une reconnaissance plus satisfaisante que celle qu'ils vivaient dans leur famille d'origine, en famille d'accueil ou dans une institution où ils étaient placés. Leurs trajectoires rendent compte de relations avec les adultes, leurs parents en premier lieu, qui ne sont pas dépourvues de toute transmission normative, mais qui étaient marquées par la négation, comme David, ou, pour d'autres, par l'abandon, l'incohérence, ou le contrôle. Ainsi, ces jeunes

s'approprient la rue pour fuir un contexte parental où ils ne se sentent pas suffisamment reconnus. Mais ils se l'approprient à partir de leur héritage parental. Comme le mépris est la seule forme de reconnaissance qu'ils ont connue, ils sont tentés de reproduire dans la rue des relations à eux-mêmes et aux autres qui comportent une importante part destructive (Colombo, 2015).

Les dynamiques de destruction de soi sont particulièrement présentes lorsque ces jeunes ont vécu des relations parentales où prédominaient le rejet et la négation. En effet, à travers la violence psychologique subie, parfois même physique, ces jeunes n'ont pu bâtir une image d'eux-mêmes que dépréciée, puisque leur identité était reconnue seulement par la négative. Honneth (2002) explique que ce déni de reconnaissance, qu'il qualifie de mépris, peut atteindre l'individu dans son identité, à tel point qu'il lui devient très difficile de construire un rapport positif à lui-même et par conséquent, de développer une autonomie sociale en s'appropriant une place dans la société.

Dans ce contexte, la prostitution masculine peut être vécue comme une forme de négation de soi, à la fois sur le plan physique et identitaire. Cela ne signifie pas que le travail du sexe est destructeur en lui-même, mais que pour certains jeunes, ces pratiques révèlent, voire renforcent (ou les deux) un rapport à soi destructeur. Mais ce n'est pas le cas de tous les jeunes hommes qui exercent la prostitution, comme le montre Dorais (2003). Parmi les 40 travailleurs du sexe rencontrés à Montréal par cet auteur, certains pratiquaient la prostitution comme « appoint ». Pour d'autres, elle était vécue comme une affirmation de soi, une « libération », c'est-à-dire comme une façon de vivre des fantasmes, d'affirmer son identité sexuelle ou de connaître de nouvelles expériences.<sup>7</sup> Mais plus de la moitié des jeunes qu'il a rencontrés cor-

respondaient au profil qu'il nomme « la dérive », se situant dans des dynamiques de rapport à soi plus destructives que les autres. Parmi eux, presque tous étaient des prostitués de rue, que l'auteur distingue des danseurs nus et du travail d'escorte.

Les expériences de l'ensemble des jeunes hommes prostitués rencontrés dans le cadre de notre enquête sur les sorties de la rue se rapprochaient de formes de « dérive ». Tout d'abord, les conditions dans lesquelles ils se prostituaient leur faisaient subir un rythme de vie épuisant et destructeur. Dans leurs trajectoires, la toxicomanie et la prostitution étaient intimement liées, comme dans le cas de David. En outre, la plupart d'entre eux se disaient hétérosexuels. Le fait qu'ils aient accepté d'avoir des relations sexuelles avec d'autres hommes peut être compris comme une dimension supplémentaire de négation de soi. En effet, leurs discours rendent compte d'une résistance à s'identifier à l'image d'homosexuel ou de prostitué. David s'affirme clairement comme hétérosexuel. Il explique ne pas éprouver d'attraction pour les hommes et ne pas aimer avoir des relations sexuelles avec eux : « *Je sais qu'il y en a des gars qui ont fait de la prostitution qui sont pas gais. Comme moi, je suis pas gai du tout, je suis pas bisexuel non plus, j'aime pas ça, j'ai fait ça pour l'argent* ».

Dorais (2003) explique que les jeunes prostitués s'inscrivant dans de telles dynamiques ont une très faible estime d'eux-mêmes et sont davantage prêts que d'autres à subir des conditions difficiles (toxicomanie, risques liés aux maladies sexuellement transmissibles, faible revenu, etc.), dans le but d'obtenir de l'attention ou de l'affection. C'est ce qu'exprime David, en disant que lorsqu'il était dans la rue, il se sentait comme un déchet dont l'existence n'avait plus de valeur.

« *Parce que quand t'es dans la rue, à*

*part le monde de la rue, les autres là, c'est comme beurk, t'es comme un déchet. [...] C'est comme, quand t'es dans la rue, t'es rendu rien, tu vauz rien. En tout cas, moi, c'est de même que je me sentais. Que je valais rien, pis que personne pourrait vouloir de moi un jour. Aucune femme aurait voulu de moi comme ça. »*

Dans le cadre de ses activités de prostitution, David a noué une relation plus proche avec l'un de ses clients, Gérald, qui est devenu son *sugar daddy*. Ce client régulier d'une cinquantaine d'années a progressivement commencé à s'intéresser à sa situation et à l'aider. Il l'a par exemple aidé à trouver et à financer un appartement, pour lequel il s'est porté garant, puis, plus tard, il l'a encouragé à s'inscrire à un programme de méthadone et l'a accompagné dans ses démarches. Entré dans sa vie lorsqu'il avait 19 ans, Gérald n'a toutefois pas tout de suite encouragé David à cesser ni ses activités de prostitution, ni sa consommation de drogues. Ce, même si pour sa part, il n'en consommait pas et menait une vie qu'on pourrait qualifier de « conventionnelle », avec notamment un emploi et un logement stables. Au contraire, on peut dire qu'il contribuait indirectement à maintenir les pratiques destructives de David, puisque d'une part, l'argent gagné permettait essentiellement à David de financer sa consommation de drogues. D'autre part, l'effet anesthésiant de celle-ci constituait une stratégie lui permettant de composer avec le paradoxe d'avoir des relations sexuelles qu'il ne souhaitait pas.

Gérald est la personne que David considère comme ayant joué le rôle le plus significatif dans sa sortie de la rue. Non seulement cet homme lui a permis d'améliorer progressivement ses conditions de vie, mais David explique qu'il trouvait en lui un adulte qui le reconnaissait pour ce qu'il était. Il explique qu'il pensait au début être reconnu pour ses qualités

esthétiques et sexuelles, mais cet homme, lui demandant au cours du temps, de moins en moins de faveurs sexuelles, il s'est rendu compte que ce qui était au départ une transaction sexuelle s'est progressivement transformé en une relation d'amitié. Sa persévérance, son investissement affectif, son aide et ses témoignages d'affection ont permis à David de penser que son existence avait une certaine valeur et qu'il était dommage de la détruire. Sans témoigner de mépris face aux activités marginales investies par David, il lui a pourtant reconnu la capacité à s'approprier une position identitaire autre que celle de jeune de la rue. C'est comme s'il reconnaissait le sens des pratiques associées à sa vie de rue, sans pour autant le confiner à cette position sociale. En d'autres termes, dans ce contexte relationnel, David se sentait à la fois pris en compte en tant que prostitué et toxicomane et reconnu comme une personne ayant une valeur pour ce qu'elle est, un ami, pouvant occuper une autre position sociale, hors de la rue.

*« En tout cas, ça avait l'air de lui faire de la peine que je me détruise. Il devait trouver ça de valeur. En tout cas, j'ai été longtemps à penser qu'il était amoureux de moi, parce qu'il est gai. Mais je me dis, à quelque part, s'il était amoureux de moi, je sais pas, il essaierait encore d'avoir des relations, quelque chose. Non, c'est resté comme ça, pis il en est pas question, on en parle pas, on en parle plus. Je sais pas, ça a l'air d'être une relation amicale. Moi, j'ai toujours dit que je l'aimais bien comme un ami, pis que j'avais besoin de lui quand il nous avait aidé pis tout. C'est comme mon grand frère, mettons. »*

Malgré leur caractère ambigu, la reconnaissance et l'affection témoignées par Gérald représentaient pour David un moyen d'échapper au risque d'inexistence sociale et même physique (la mort) que

représentait son enfermement dans la rue. Ainsi, s'il a accepté les termes de cette transaction sexuelle, malgré son caractère potentiellement destructeur, c'est qu'il y percevait une possibilité (même infime) d'être reconnu différemment que par la négation de soi. Or, paradoxalement, c'est aussi en étant pris en compte dans sa dynamique de rejet de lui-même qu'il s'est senti reconnu. L'exemple de David montre que les jeunes dont le rapport aux autres est marqué par la négation parentale ont besoin qu'on reconnaisse à la fois leur capacité à affirmer leur existence et leur tendance à la nier à travers des pratiques de destruction de soi.

Les propos de David ci-dessus montrent en outre que le souci et l'affection témoignés par Gérald avaient d'autant plus de valeur à ses yeux qu'il y voyait la figure paternelle qu'il aurait souhaité avoir. En effet, au contraire d'autres jeunes, convaincus de l'incapacité des adultes de répondre à leurs attentes de reconnaissance, les jeunes ayant vécu la négation de leurs parents recherchent particulièrement la reconnaissance d'adultes faisant office de figures parentales. Ainsi, nous avons pu observer plus particulièrement chez eux un besoin d'être acceptés par un adulte pour pouvoir s'accepter eux-mêmes et s'approprier ainsi une position identitaire plus stable. Il est donc particulièrement important pour ces jeunes que des adultes reconnaissent les pratiques qu'ils développent dans la rue et surtout leurs efforts de « socialisation par la marge » (Parazelli, 2002) pour que ceux-ci facilitent leur passage à l'âge adulte. Jeffrey (2005) explique que pour qu'une épreuve qu'un jeune s'impose puisse être vécue comme une expérience fondatrice, la reconnaissance d'adultes est fondamentale. Ces adultes jouent alors un rôle de « passeurs/passeuses » permettant aux jeunes d'investir de sens le passage à l'âge adulte et d'éviter l'enfermement dans la marge.

Les clients de prostitution, surtout lorsqu'ils sont des habitués et encore plus lorsqu'ils jouent le rôle de *sugar daddy*, peuvent constituer des figures adultes dans lesquelles les jeunes voient un potentiel de reconnaissance. Moïse (2002) explique que la prostitution chez les jeunes hommes constitue rarement un objectif en soi, mais que certains jeunes peuvent développer cette pratique au cours de leur quête d'affection : « Un jeune ne se prostitue pas pour avoir de l'affection. C'est en cherchant de l'affection qu'il trouve la prostitution » (Moïse, 2002 : 63). Cette quête affective peut trouver un écho chez les clients, comme le montrent plusieurs études (notamment Rubio, 2013), dont les attentes sont aussi bien, si ce n'est plus, affectives que sexuelles. Lorsque la différence d'âge est particulièrement importante, ces attentes peuvent, aussi, se situer sur le plan initiatique, les clients aspirant à occuper une position d'éducateur, voire d'initiateur sexuel. Ces « adophiles » (Moïse, 2002) trouvent une certaine satisfaction dans l'investissement d'un rôle socialisateur, voire paternel, face aux jeunes prostitués. Bien que les jeunes rencontrés soient tous sexuellement actifs de longue date (David avait déjà eu plusieurs partenaires sexuelles lorsqu'il a rencontré Gérald), ils ont pu trouver dans le comportement paternel, voire paternaliste, de certains de leurs clients une certaine réponse à leurs attentes de reconnaissance. David parle clairement de Gérald comme d'une figure paternelle. Bien que cette relation n'ait pas été dépourvue d'ambiguïtés, elle joue encore aujourd'hui un rôle fondamental pour David, qui n'entretient par ailleurs que peu de relations sociales.

*« [Gérald], c'est lui qui m'a aidé. Parce que c'était devenu le parrain de la petite. Depuis ce temps-là, il est dans ma vie, pis ça fait des années qu'on couche pas ensemble, on fait rien, il m'aide juste comme ça, là. Je travaille même avec, des fois, la fin de*

*semaine. Lui, il est menuisier. Pis c'est pas un gars riche, rien. Je sais pas s'il s'est senti coupable de se servir de moi comme ça ou quoi. Mais en tout cas, d'un autre côté, moi j'avais besoin de quelqu'un, t'sais, comme j'ai pas eu de père, peut-être que je me suis un peu identifié à lui. C'était une relation un peu... pis là aujourd'hui, je la perdrais, pis ça me ferait de quoi. »*

Cette relation a joué un rôle d'autant plus significatif pour David que ses attentes de reconnaissance face à son père restent toujours insatisfaites au moment de l'entretien, malgré ses efforts pour sortir de la rue et adopter un mode de vie qu'il supposait plus conforme à ses attentes. Il a l'impression que même si son père se dit fier de ses accomplissements (sortie de la toxicodépendance, reprise d'études, acquisition d'un logement et d'un emploi stable, mise en couple), son investissement dans la relation reste insatisfaisant et ses attentes de reconnaissance sont souvent déçues.

Dans la relation entre David et Gérald, la reconnaissance affective et sociale semble avoir pris le dessus au cours du temps, jusqu'à perdre tout caractère sexuel. Dans cette relation, David s'est non seulement senti à la fois reconnu comme jeune de la rue et capable de s'en sortir, mais également à la fois comme fils et comme père. Comme on l'a vu, Gérald a joué pour lui un rôle paternel sur le plan affectif, mais aussi pratique, en l'accompagnant dans plusieurs de ses démarches, comme l'acquisition d'un logement ou le retour aux études. Mais il l'a aussi accompagné dans ses visites à sa fille et dans ses démarches pour en obtenir la garde partielle, le soutenant ainsi également dans son propre rôle de père. Il est d'ailleurs intéressant de voir qu'une certaine réciprocité semble s'être installée dans leur relation, David ayant choisi Gérald comme parrain de sa fille, lui reconnaissant à son tour une nouvelle



place à ses yeux.

Cette réciprocité n'est toutefois pas toujours possible, amenant les jeunes soit à mettre un terme à la relation, soit à développer des stratégies pour composer avec une relation qui demeure incohérente, comme dans le cas de Chris que nous allons voir maintenant.

### **Chris : une relation trop incohérente pour être avouable**

Alors qu'il pratiquait la prostitution masculine, Chris a rencontré Daniel, un client âgé d'une soixantaine d'années, qu'il décrit comme particulièrement généreux. Ils ont progressivement commencé à se voir plus souvent et Chris, qui avait 20 ans à ce moment-là, estime que leur relation s'est progressivement déplacée d'une relation prostitué-client à une relation d'amitié ou même amoureuse : ils dormaient régulièrement ensemble, sans qu'il n'y ait toujours beaucoup d'échanges sexuels. Daniel l'accompagnait dans les bars et lui payait toutes ses consommations, de la drogue et des bijoux. Chris a progressivement diminué sa consommation de drogues, il a commencé un traitement de substitution à la méthadone. Il lui arrivait toutefois encore parfois de vendre les bijoux qu'il s'était fait offrir, afin de s'approvisionner en drogue. Chris situe sa sortie de la rue au moment où ils ont emménagé ensemble, deux ans plus tard. Lorsque je le rencontre, il vit toujours avec Daniel, dans un luxueux loft au cœur du Village gai de Montréal, tout en se disant hétérosexuel. Il participe aux frais du ménage grâce à l'allocation d'aide sociale qu'il reçoit, mais c'est surtout le revenu de Daniel qui permet le train de vie aisé qu'ils mènent (restaurants chers, ameublement luxueux de l'appartement, sauna, piscine, etc.).

Agé de 23 ans lors de l'entretien, Chris a commencé en disant qu'il a eu une en-

fance idéale dans une petite ville du Québec, dans une famille qu'il qualifie de « ordinaire, presque parfaite » : ses parents gagnaient de bons salaires, ils habitaient une belle maison dans un quartier riche et tout allait bien pour lui à l'école. Mais un événement devait marquer un tournant dans sa vie : lorsqu'il avait neuf ans, sa mère, victime d'un anévrisme, a dû être hospitalisée pendant un an. À son retour, sa mère, qui avait entretemps divorcé de son père, était très peu présente à la maison, cherchant (d'après Chris) à (se) prouver sa totale rémission à travers une vie hyperactive. C'est à ce moment-là que la vie de Chris a pris une nouvelle direction : il a commencé à expérimenter avec des amis punks plus âgés de nouvelles pratiques culturelles et de consommation de drogues. Comme il avait toujours été, selon ses dires, un « enfant modèle », sa mère lui faisait confiance et ses parents ont mis un certain temps à se rendre compte de ces changements. Lorsqu'ils ont voulu lui imposer des limites, Chris explique qu'il était déjà trop tard : leur autorité n'était plus crédible à ses yeux.

*« Et là, la guerre a commencé avec ma mère. Ben là, je me suis fait pognier à l'école, ses amis m'avaient vu consommer. Et puis là, c'était les heures de sortie, je me tenais avec du monde trop vieux pour moi, moi, je voulais pas d'heure. La guerre pour les heures de rentrée a commencé à peu près vers 13, 14 ans. Ils ont voulu serrer la vis, mais il était trop tard. Là, j'étais un petit punk bien rebelle. »*

Cette soudaine rupture dans l'attitude éducative de ses parents a pu paraître incohérente aux yeux de Chris, qui a trouvé d'autres repères significatifs à ses yeux dans son groupe de pairs. C'est par l'intermédiaire de ce dernier qu'il a découvert le milieu punk et celui de la rue, qu'il a investi pendant près de cinq ans, tout en multipliant les allers-retours chez ses parents. Son rapport à la rue est mar-

qué par une tension entre une recherche de liberté pour échapper à l'incohérence et la reproduction de relations le maintenant captif d'une certaine incohérence. Cette tension se manifeste notamment par des prises de risques continuelles, comme s'il cherchait par de tels comportements à trouver les limites pouvant tracer les contours d'une identité morcelée : « *Je consommait vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Un client après l'autre, dans les piaules... Pendant ce temps-là, il y a eu deux meurtres en face de moi, je me suis fait mettre pour la première fois un gun sur la tempe* ». Victime de trois overdoses, Chris a même une fois été déclaré mort, pour finalement y échapper de justesse.

Après avoir vécu une telle réalité, la vie de luxe à laquelle lui propose d'accéder Daniel du jour au lendemain apparaît très attractive pour Chris. Ce qui semble significatif pour Chris est moins la reconnaissance affective trouvée auprès de Daniel que les conditions de vie auxquelles il lui permet d'accéder : il n'a plus à se faire de souci pour sa survie et peut se consacrer à prendre soin de lui et se faire plaisir (aller au salon de bronzage, boire, bien manger). C'est comme si le fait de se voir offrir une « *belle vie* » lui permet de construire un rapport plus positif à lui-même. Le fait d'avoir les moyens de prendre soin de lui a non seulement des effets sur son estime de lui-même (« *je suis beau, je suis propre* »), mais c'est comme si l'accès à des biens de luxe confère un sens à son existence en lui redonnant le plaisir de vivre.

*« J'avais tout le temps de l'argent, j'étais tout le temps au salon de bronzage... pis on était dans les bars à tous les jours, à boire aussi tout le temps, mais... C'est ça qui m'a fait laisser [la rue]. J'ai tellement eu du fun, pis dans les beaux restaurants pis tout, ça m'a fait décrocher de la rue. J'ai dit, calvaire, j'ai une belle vie, je suis beau, je suis propre, j'ai tout. Je*

*suis pas sûr que j'aurais décroché sinon. [...] T'sais le fait aussi d'avoir... quand tu vas dans un restaurant de même, t'as tout le service, tout... Ça m'a fait comme aimer la vie, retrouver le goût. Fait quand tu prends l'habitude de ça, t'as pas le goût de retourner dans la rue. »*

En ayant un rapport à lui moins destructeur et en prenant soin de son corps, il s'est rendu compte qu'il pouvait plaire, à Daniel, mais aussi à d'autres hommes dont il attire les regards lorsqu'il sort dans des milieux gais. Cette reconnaissance lui donne également plus d'assurance dans ses relations avec les filles : « *J'étais vraiment shapé comme un danseur. En plus, j'avais tout du beau linge. Dans les clubs, tout le monde me cruais. J'allais dans les clubs gais. Quand j'entrais, tout le monde se revirait. [...] Ça m'a redonné de l'estime de moi. Parce que l'estime, à un moment donné, elle en mange un coup. »*

En outre, en accédant à une vie prestigieuse, il se sent dans une position davantage valorisée socialement que celle de jeune de la rue. Selon Gilbert (2010), la valorisation des biens matériels et de l'apparence physique qu'on retrouve chez certain-es jeunes de la rue peut être interprétée comme une tentative de contrer les blessures narcissiques héritées de l'enfance et combler le manque (de signification) associé à l'incohérence de l'attitude parentale. Cette reconnaissance sociale est d'autant plus importante aux yeux de Chris qu'il pense qu'elle lui permet d'obtenir la reconnaissance affective de sa mère, pour qui la réussite matérielle est importante.

Enfin, la vie avec Daniel lui permet l'apprentissage de la vie en couple et il exprime un attachement affectif envers Daniel, avec qui il partage son quotidien et ses soucis. Or, cette dimension de sa relation avec Daniel semble moins facile à

exprimer pour lui. Si, sur le plan matériel, cette relation semble combler Chris, sur le plan affectif, elle révèle des ambiguïtés. D'une part, il qualifie leur relation de « *vieux couple* », il explique qu'ils partagent le même lit et qu'ils se font des « *becs* ». Mais d'autre part, il refuse de se considérer comme l'amoureux de Daniel et souligne avec insistance son hétérosexualité.

*« Il y a plus de sexe. Pis moi, il sait que je suis pas gai. J'ai jamais bandé, je suis pas aux hommes, je suis pas aux hommes. »*

**Comment tu qualifierais votre relation maintenant ?**

*Un vieux couple! [rires] C'est moi qui cuisine, c'est tout le temps moi qui fais le souper. J'aime cuisiner, je suis bon. Ben... deux colocs. Vraiment.*

**Tu dis un vieux couple, pis après deux colocs ?**

*Non, parce que ça fait longtemps qu'on est ensemble.*

**Mais tu penses que lui, il vous voit aussi comme ça ?**

*... Non, peut-être pas. Il y a pas de sexe, mais chaque jour, avant qu'il parte, je lui donne un bec. Pas embrasser, un bec. Pis autant qu'avant, hostie que j'étais homophobe, ça me dérange pas astheure. Mais juste envers lui, aucun autre gars, oublie ça. [...] C'est vraiment un bon ami... Il me tient à cœur. Veux, veux pas, criss, ça fait longtemps que je le connais, qu'on vit ensemble. C'est un ami vraiment, j'ai jamais eu aucun attrait sexuel. Ça peut pas être plus qu'un ami, c'est un ami proche, important, mais ça peut pas être plus pour moi. »*

Chris se rend compte d'un décalage dans les attentes des deux partenaires. Même s'il n'accorde plus de faveurs sexuelles à Daniel, il accepte de se comporter comme son partenaire amoureux, tout en affirmant n'y voir qu'un ami. Or, en se disant plus tolérant face à l'homosexualité,

mais incapable de l'aimer plus qu'un ami, il renvoie l'identité d'homosexuel à Daniel. Pour Amaouche (2010), cette stratégie de renvoi de l'identité d'homosexuel au « client » permet à des jeunes prostitués hétérosexuels qui valorisent une identité virile de préserver une identité positive dans un contexte où ils ont l'impression que l'homosexualité peut faire l'objet de stigmatisation. On retrouve d'ailleurs cette affirmation d'une certaine masculinité dans la façon dont les jeunes rencontrés à Montréal parlent de pratiques sexuelles avec des hommes. Comme l'a également constaté Amaouche à Paris, ils revendiquent le plus souvent une position « active » pour la fellation, voire la pénétration (plus rarement). Non seulement ces positions « actives » renvoient davantage à la masculinité, mais aussi à une position de pouvoir à travers la maîtrise de la situation (contrairement aux positions dites « passives »). Cette valorisation de son identité masculine et hétérosexuelle est d'autant plus importante pour Chris qu'il ne veut pas apparaître comme un homosexuel aux yeux de son père. En effet, celui-ci revendique une position ouvertement homophobe, considérant l'homosexualité comme une maladie mentale et les homosexuels comme « *des hostie de tapettes* ».

**Si l'identité d'homosexuel peut apparaître dévalorisante aux yeux de Chris, celle de prostitué le lui semble encore plus. Différents éléments du discours de Chris peuvent être interprétés comme des stratégies visant à se distancer de la figure du prostitué, et encore plus de celle du prostitué de rue, qui est considérée comme la plus dévalorisante dans le milieu de la prostitution (Dorais, 2003 ; Rubio, 2013).**

Parlant peu de la différence d'âge et de l'orientation sexuelle de Daniel, Chris met en valeur les éléments qui font de lui un partenaire « acceptable » : son humanité, sa générosité, sa stabilité, sa capacité à s'amuser et à profiter de la vie et son goût pour le luxe. À partir d'une recherche auprès de jeunes hommes pratiquant l'escorting en ligne, Rubio (2013) montre que le choix de clients « acceptables », c'est-à-dire socialement proches, permet à des jeunes qui ne s'identifient pas comme des prostitués de préserver leur estime de soi en leur apportant une « protection symbolique contre ce qui relèverait de la 'souillure', au sens de 'quelque chose qui n'est pas à sa place' (Douglas, 2001) » (Rubio, 2013 : 448).

En outre, en disant par exemple que c'est toujours lui qui cuisine et en insistant sur leurs liens d'amitié, Chris affirme qu'il apporte à Daniel autre chose que des faveurs sexuelles et donc que leur relation n'est pas réductible à une « vulgaire » relation de prostitution. C'est comme si le fait de mener une vie « normale » avec une personne « normale » confirmait à Chris qu'il occupe maintenant une nouvelle position identitaire, plus proche de la normalité que de la marginalité : « *Je considère que j'ai une vie plus dans la normalité, j'ai une belle vie, je suis content* ».

Lorsqu'il parle de son avenir, Chris affirme aspirer à une vie de famille avec une femme et des enfants. Il se sent toutefois pris au piège, car il lui semble que sans les avantages (argent, soins du corps, biens de luxe) que lui offre sa relation avec Daniel, il lui serait difficile de séduire les filles, mais qu'en même temps, cette relation l'empêche de s'investir dans une relation amoureuse avec une fille. À cela peut s'ajouter la crainte de s'impliquer dans des relations affectives qui pourrait lui faire revivre les souffrances vécues dans ses relations paren-

tales (Gilbert, 2010).

*« J'ai des relations avec des filles, même encore. Je couche à peu près avec deux filles, tout le temps les deux mêmes. C'est des amies. [...] Mais je fais tout pour pas tomber en amour, ce serait pas possible. À un moment donné, veux, veux pas, je reste avec un gars de 65 ans... ».*

Malgré l'importance qu'elle prend dans sa vie, Chris cache sa réelle relation avec Daniel à ses parents et à son entourage. Pourtant, au contraire de son père, qui ne connaît rien de son passé de prostitution, sa mère est au courant. Chris lui a même présenté Daniel, mais en tant qu'ami et en omettant de préciser qu'il vit avec lui, de peur de perdre sa reconnaissance.

L'exemple de Chris montre l'importance de ne pas réduire les transactions sexuelles à leur seul aspect constructif ou destructif, mais de reconnaître justement la dimension paradoxale. Le paradoxe n'est pas en soi destructeur, pour autant qu'il permette une certaine « logique oscillatoire d'équilibre », pour reprendre la formule de Wunenberger (1990). Selon cet auteur, l'enfermement dans l'un des deux pôles d'une interaction paradoxale produit davantage de souffrances que la contradiction, qui au contraire permet la créativité. En niant la dimension paradoxale de transactions sexuelles comme celles décrites dans cet article, on court le risque de rendre les jeunes captifs d'une situation encore moins dicible, limitant leurs possibilités de s'approprier une position identitaire plus satisfaisante.

## **Conclusion**

Les peurs et stéréotypes relatifs à la prostitution, surtout lorsqu'elle est associée à l'homosexualité, peuvent amener les adultes à associer des expériences de transactions sexuelles entre un jeune homme hétérosexuel et un *sugar daddy* à des relations essentiellement destructives

dont il faudrait préserver ces jeunes. Et quand la relation avec ces hommes, souvent (beaucoup) plus âgés, devient plus régulière, des valeurs morales, mêlées à des réactions émotionnelles peuvent ajouter à la difficulté de décrypter les enjeux d'une telle relation.

Le décryptage des attentes de reconnaissance de ces jeunes à la lumière de leur héritage parental offre une clé permettant d'accéder à cette diversité de sens. Ce n'est pas parce que ces contextes relationnels ont été significatifs pour certain-es jeunes qu'ils le sont forcément pour toutes. Et surtout, ils ne sont pas toujours significatifs pour les mêmes raisons. Chercher à exister aux yeux d'un adulte ou obtenir la reconnaissance parentale et sociale à travers l'accès à une vie prestigieuse, par exemple : ces différents enjeux ne peuvent être mis en lumière que s'ils sont situés dans l'ensemble des logiques de reconnaissance et des processus de (re)positionnement identitaire dans lesquels ils sont ancrés.

Sans nier les risques (identitaires, affectifs, sociaux, sanitaires) liés à de telles transactions, l'analyse des deux trajectoires présentées dans cet article met en lumière les souffrances et impasses de ce type de transactions, mais aussi leur potentiel émancipateur. Être à l'écoute des sens que revêtent ces expériences dans les trajectoires des jeunes, sans présumer a priori de leur nature destructive ou constructive, permet de les accompagner dans leurs efforts pour s'approprier une place sociale valorisée et valorisante, même s'ils nous emmènent parfois dans des chemins de traverse dont l'issue semble incertaine.

## Notes

1. Ce type de relation qui consiste à entretenir une relation avec un homme beaucoup plus âgé en échange de faveurs sexuelles est appelé « michetonnage » en France (Amaouche, 2010). Mayer (2013) parle quant à elle d'« homme ressource » dans le contexte de la prostitution de rue féminine au Luxembourg.
2. Dans ces travaux, Butler montre que nos représentations du genre et de la sexualité sont inscrites dans un système hétéronormatif qui établit une correspondance linéaire entre sexe, genre et hétérosexualité.
3. Y compris sur le plan légal : l'analyse de Coriveau et Greco (2014) pointe une absence de prise en compte du point de vue des hommes concernés qui expliquerait l'inefficacité des lois canadiennes en matière de prostitution masculine.
4. Par « contextes relationnels », j'entends les contextes concrets d'interaction qui sont investis et désinvestis par l'individu au cours de sa trajectoire. Ces contextes renvoient à des interactions spécifiques entre un individu et un-e acteur-ice ou un groupe d'acteur-ices significatif-ves à ses yeux à un moment donné (Colombo, 2015).
5. Cette proportion est beaucoup moins importante chez les femmes rencontrées, puisque seules deux d'entre elles ont affirmé avoir eu recours à la prostitution durant leur vie de rue. Mais l'échantillon n'est pas représentatif et ne dit rien de ces prévalences au sein de la population des jeunes de la rue à Montréal.
6. Des pseudonymes sont utilisés pour préserver l'anonymat des répondants et leur entourage.
7. Cette analyse va dans le même sens que celle de Bernstein (2009) qui montre que plaisir personnel et expérimentation sont au cœur du rapport au travail du sexe de plusieurs femmes issues de classes moyennes qu'elle a interviewées.

## Bibliographie

- Amaouche, M. (2010). « Invisible et indicibles sollicitations : jeunes hommes pratiquant de nos jours la prostitution dans une gare parisienne ». Dans Blanchard, V., Yvorel, J.-J. et R. Revenin. *Les jeunes et la sexualité*. Paris, Autrement, p. 189-199.
- Bernstein, E. (2009). « Travail sexuel pour classes moyennes ». *Genre, sexualité & société* [En ligne], 2, mis en ligne le 16 décembre 2009, consulté le 07 juin 2016.
- Blais, M., Raymond, S., Manseau, H. & J. Otis. (2009). « La sexualité des jeunes Québécois et Canadiens. Regard critique sur le concept d' "hypersexualisation" ». *Globe : revue internationale d'études québécoises*, 12, 2, p. 23-46.
- Bozon, M. (2012). « Autonomie sexuelle des jeunes et panique morale des adultes. Le garçon sans frein et la fille responsable ». *Agora/Débats jeunesse*, 1, 60, p. 121-134.
- Butler, J. (2005) [1990]. *Troubles dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*. Paris, La Découverte.
- Broqua, Ch. & C. Deschamps. (2014). « Transactions sexuelles et imbrications des rapports de pouvoirs ». Dans Broqua, Ch. et C. Deschamps (dir.). *L'échange économique-sexuel*. Paris, Éditions EHESS.
- Carbajal, M., Colombo, A. & M. Tadorian. (2019). « Consentir à des expériences sexuelles sans en avoir envie. La logique de redevabilité : responsabilité individuelle ou injonction sociale genrée ? » *Journal des anthropologues*, 156-157, p. 197-218.
- Carbajal, M. & Colombo, A. (à paraître). « Postures professionnelles concernant la sexualité juvénile et les transactions sexuelles : entre souci de (sur)protection et accompagnement de la socialisation sexuelle ». *Revue suisse de travail social*.
- Clair, I. (2012). « Le pédé, la pute et l'ordre hétérosexuel ». *Agora/débats jeunesse*, 1 (60), 67-78.
- Colombo, A. (2015). *S'en sortir quand on vit dans la rue. Trajectoires de jeunes en quête de reconnaissance*. Québec, Presses de l'Université du Québec.
- Colombo, A. & M. Carbajal. (2017). *Sexe, relations... et toi ?* Recherche réalisée de 2015 à 2017 à la HES-SO, Haute école de travail social Fribourg (HETS-FR), avec la collaboration de M. Carvalho Barbosa, C. Jacot, M. Tadorian et J.-L. Heeb et financée par la Fondation Oak. Plus d'informations sur la recherche sur [www.sexe-et-toi.ch](http://www.sexe-et-toi.ch) ou [www.hets-fr.ch](http://www.hets-fr.ch).
- Colombo, A., M. Carbajal, M. Carvalhosa Barbosa & M. Tadorian. (2017). « Gagner la reconnaissance des pairs en évitant la réputation de "pute". L'injonction paradoxale qui pèse sur les filles impliquées dans des transactions sexuelles ». *Revue Jeunes et Société*, 2 (2), 70-93. <http://rjs.inrs.ca/index.php/rjs/article/view/117/69>.
- Combessie, Ph. & S. Mayer. (2013). « Une nouvelle économie des relations sexuelles ? ». *Ethnologie française*, 3, 43, p. 381-389.
- Corriveau, P. & C. Greco. (2014). « Misunderstanding (Mis)Understandings : Male Sex Workers and the Canadian Criminal Code ». *Sexuality & Culture*, 18, p. 346-360.
- Dorais, M. (2003). *Travailleurs du sexe*. Montréal, VLB Editeur.
- Gilbert, S. (2010). « Conflictualité familiale et désaffiliation sociale chez les jeunes de la rue ». Dans Letendre R. & D. Marchand (dir.). *Adolescence et affiliation*. Québec, Presses de l'Université du Québec, p. 133-150.
- Hargot, T. (2016). *Une jeunesse sexuellement libérée (ou presque)*. Paris, Albin Michel.
- Hipeli, E. & D. Süss (2009). « Generation Porno: Mediales Schreckgespenst oder Tatsache? » Dans Eidgenössische Kommission für Kinder- und Jugendfragen, EKKJ. *Jugendsexualität im Wandel der Zeit*. Bern, p. 49-61.

- Honneth, A. (2000). *La lutte pour la reconnaissance*. Paris, Les éditions du Cerf.
- Jeffrey, D. (2005). « Conduites à risque et rites de passage à l'adolescence ». Dans Jeffrey, D., Le Breton, D. et J.-J. Lévy (dir.). *Jeunesse à risque. Rite et passage*. Québec : Presses de l'Université Laval.
- Kaye, K. (2007). « Sex and the Unspoken in Male Street Prostitution ». *Journal of Homosexuality*, 53, 1, p. 37-73.
- Lussier, V., Poirier, M., Letendre, R., Michaud, P., Morval, M., Gilbert, S. & A. Pelletier. (2002). « La quête au cœur de l'absence : les réseaux relationnels des jeunes itinérants ». *Revue québécoise de psychologie*, 23, 3, p. 79-103.
- Mayer, S. (2013). « Prostitution de rue féminine. Du client d'un soir à l'homme ressource », *Ethnologie française*, 3, 43, p. 451-460.
- Mercier, E. (2016). « Sexualité et respectabilité des femmes : la SlutWalk et autres (re)configurations morales, éthiques et politiques ». *Nouvelles questions féministes*, 35 (1), p. 16-31.
- Moïse, J. (2002). *Adolescence, initiation et prostitution*. Montréal, Éditions du Mistral.
- Parazelli, M. (2002). *La rue attractive. Parcours et pratiques identitaires des jeunes de la rue*. Québec, Presses de l'Université du Québec.
- Payne E. & M. J. Smith. (2016). « Gender Policing ». Dans Rodriguez, M. N. et al. (dir.), *Critical Concepts in Queer Studies and Education*, Palgrave Macmillan US.
- Pheterson, G. (2001). *Le prisme de la prostitution*. Paris, Éditions L'Harmattan.
- Rémy, J., Voyer, L. & E. Servais. (1978). *Produire ou reproduire ? Une sociologie de la vie quotidienne*. Bruxelles, Éditions Vie ouvrière.
- Rubio, V. (2013). « Prostitution masculine sur internet. Le choix du client », *Ethnologie française*, 3, 43, p. 443-450.
- Schurmans, M.-N. (2013). « Négociations et transactions : un fondement socio-anthropologique partagé », *Négociations*, 2 (20), p. 81-93.
- Wunenberger, J.-J. (1990). *La raison contradictoire. Science et philosophie modernes : la pensée du complexe*. Paris, Albin Michel.
- Zelizer, V. (2001). « Transactions intimes », *Genèses*, 1, 42, p. 121-144.